« La doublette de pépé Auguste » ou le fabuleux destin de la racine de buis

Valérie Feschet

Aix-Marseille Université
AMU, CNRS-UMR 7307
IDEMEC.

Il n'y a pas si longtemps que ça, jusque dans les années 1930, les boules à jouer en Provence étaient fabriquées avec des racines de buis (*Buxus sempervirens)*, plus exactement avec des loupes de bois roncé qui se situent juste au-dessous du collet. Dans les années 1930, la boule dite « intégrale », parce que intégralement en métal, s'imposa sur le marché et les joueurs de « longue »[1] délaissèrent leurs vieilles boules de buis cloutées qui se mirent à pourrir et rouiller au fond des granges. Pourtant, la racine de buis continua de marquer de son empreinte symbolique les jeux de boules en Provence par

1. La « longue provençale » est le jeu de boules traditionnel qui se caractérise par des tirs avec élan (trois sauts) et des lancés en équilibre sur un pied. Le but, une fois lancé, doit être à une distance comprise entre 15 et 20 mètres. La longue est un jeu difficile techniquement. La pétanque, qui se joue à pieds « tanqués » (d'où le nom) sur un terrain plus court (de 6 à 10 mètres), plus simple techniquement, lui ravi la vedette au cours du XXe siècle. Le matériel à jouer reste le même pour les deux jeux (Feschet V., 2014, « La pétanque et la fête », *in* Bertrand R. et Fournier L.-S., *Les fêtes en Provences*, Aix-en-Provence, PUP, 2014, p. 175-190).

l'intermédiaire du « cochonnet » (selon le terme contemporain)[2] qui est encore fabriqué en « buis naturel » comme le veut « la tradition », nous dit-on chez les vendeurs. Ces cochonnets sont aujourd'hui tournés dans du bois de buis et non plus dans la racine de buis comme cela était le cas avant pour le matériel de qualité supérieure. Mais même si de la racine il ne reste que le bois, ce bois nous ramène à la racine qui marqua pendant des siècles la fabrication traditionnelle des boules à jouer. Le « bouchon » de buis porte en lui toute une histoire, un patrimoine matériel et symbolique, qui explique sa constance sur les terrains de jeu, son prestige aux yeux des joueurs jusqu'aux amateurs new yorkais[3], malgré le succès croissant des cochonnets de couleurs vives (qui sont aussi parfois en buis d'ailleurs) ou des cochonnets synthétiques rivalisant de fantaisie.

La doublette de « pépé Auguste »

En cherchant sur Internet des documents ethnographiques sur les anciennes boules cloutées, j'ai trouvé une photo intitulée « La doublette de mon pépé Auguste » (les boules à jouer se vendaient alors par deux puisque l'on jouait surtout en « triplette » à cette époque chaque équipe ayant six boules au total). Cette photographie publiée sur un blog personnel a immédiatement attiré mon attention. Le cadrage de l'image, sa légende drolatique par sa (fausse ?) naïveté, eurent un effet immédiat, un sourire amusé perplexe sur les intentions exactes de l'auteure du site. Certes, il s'agit d'un patrimoine précieux raccrochant le présent à un passé que l'on peut encore tenir dans ses mains que la propriétaire entend bien conserver mais comment ne pas supposer que sa valeur n'est peut-être pas seulement liée à la somme des savoir-faire qui ont présidé à sa matérialité et/ou à la mémoire des usages sociaux qu'il incarne ? Cela n'engage que moi et la propriétaire de la « doublette », comme tous les joueurs de pétanque, seront sans doute surpris que je puisse lire autre chose que ce qu'ils voient eux-mêmes derrière leur passion mais à bien y regarder, ne serait-ce pas là la réincarnation matérielle d'une précieuse relique que les bonnes manières interdisent de nommer par son nom, les restes de « Pépé Auguste » ? Ces boules cloutées étant faites en racines de buis, il convenait dès lors de déterminer les processus symboliques qui juxtaposent « racines » et « boules », de toutes natures.

« La doublette de mon pépé Auguste »
Paire de boules cloutées en écailles polies, avec une décoration géométrique faite en clous de cuivre. La paire de boules est réunie dans un harnais de lanières de cuir cousues et rivetées équipé d'une poignée permettant de les transporter à la main (collection particulière, auteur de la photo inconnu, date approximative : 1920).

2. Le but en bois (diamètre de 3 cm) servant de mire appelé aussi *bocho* (diminutif de boule en provençal), ou « bouchon » selon la même expression francisée.
3. Feschet V. (2013a), « Les concours de pétanque du 14 juillet à New York », *Ethnologie Française, Pays perdus, pays imaginés*, tome XLIII, 2013/1, p. 123-135.

Ces boules avaient été fabriquées à Aiguines selon les commentaires qui accompagnaient la photo. Déjà au XVIIe siècle, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, Aiguines était un village de tourneurs sur bois tout particulièrement réputé pour la fabrication des boules à jouer. L'ouvrage de Marie Wallet, Les tourneurs sur bois à Aiguines[4], offre une somme très importante de renseignements sur ces savoir-faire traditionnels, d'autant plus précieuse qu'il n'y a plus aujourd'hui ni ramasseurs, ni tourneurs, ni ferreuses susceptibles de nous expliquer les choses. Le village s'est doté d'un musée municipal tout neuf (inauguré en 2014), reconstruit sur les bases d'un ancien musée, pour garder en mémoire son patrimoine local. Je suis donc allée enquêter sur place lors de l'été 2014. J'ai pu conduire un entretien avec Corinne Hebrard, originaire du village, responsable du musée, dont l'arrière-grand-mère était ferreuse, et avec Monsieur René Rouvier, le fils de Bertin Rouvier, le dernier tourneur d'Aiguines dont l'atelier est exposé dans le musée.

La racine de buis dans la fabrication des boules à jouer

Les gorges du Verdon et les plateaux de haute Provence sont caractérisés par un peuplement de buis[5] très important. On en trouvait partout, roussis et rabougris sur les collines ensoleillées d'Aiguines et sur le plateau de Canjuers, ou bien sombres et élancés dans le fond du canyon du Verdon et de l'Artuby et sous les forêts de hêtres. Le buis est un bois particulièrement apprécié et recherché en tournerie pour la finesse de son grain très serré qui accepte la fabrication des pas de vis les plus fins. La quantité de buis peuplant le territoire communal fut un atout pour le développement de la tournerie. Il y avait d'autres arbres dans la forêt du Verdon (platanes, hêtres, érables, frênes et aulnes notamment) qui permettaient le tournage d'objets de plus grande taille ou nécessitant un bois moins dense qui complétaient le catalogue des artisans et des usines (quilles en platane, tonneaux à farine, anneaux à rideaux, portes-manteaux…). La vente des boules à jouer a atteint son sommet avant la première guerre mondiale. En 1911, Aiguines comptait 36 tourneurs dont 6 fabricants-patrons et 42 ferreuses[6]. En 1926 (date de l'incendie de l'usine Firmin Doze), il ne restait que 13 tourneurs et 12 ferreuses (pour 113 habitants). « En 60 ans, le village s'est complètement transformé ; plus d'usine, plus de ramasseurs, de tourneurs ni de ferreuses. »[7]

La racine de buis était essentiellement destinée à la fabrication des boules à jouer. Les ramasseurs (*lei boueissaire*) sélectionnaient les arbustes rabougris (*raganeou*) sur les plateaux ensoleillés pour leurs racines très compactes[8]. La largeur et la densité du bois au niveau du collet des buis rabougris se prêtaient très bien au tournage des boules dont le diamètre devait

4. M. Wallet, *Les tourneurs sur bois à Aiguines*, Marseille, Jeanne Lafitte, 1983.
5. Nom local : *Bouei*/nom botanique : *Buxus sempervirens* (M. Wallet, *op. cit.*, p. 28).
6. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, on jouait avec des boules en bois non ferrées. L'âge d'or de la boule ferrée s'étend du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle. « L'intégrale » (toute en métal) détrônera définitivement les boules cloutées dans les années 1930.
7. M. Wallet, *op. cit.*, p. 88.
8. Les buis des sous-bois offraient des troncs droits et denses utilisés pour d'autres usages (bouchon [cochonnet], pions pour jeux d'échec, toupies de plombiers, appeaux à perdreaux, chevilles en buis, couteaux, maillets spatules, rouleaux à pâtes, œuf à bas…).

atteindre les 8/9 cm. Les ramasseurs utilisaient un *faussoun* pour élaguer l'arbuste et pour alléger la charge des racines à la fin. Une pioche (*picho*) servait à déchausser la racine. Entre 1900 et 1925, la demande de boules cloutées était très importante. L'arrachage des racines s'est beaucoup amplifié. Les hommes restaient deux ou trois mois au printemps dans le plan de Canjuers pour arracher des souches de buis en ne rentrant qu'une fois par semaine au village. La recherche des buis qui font « la boule » était complexe et laborieuse. Chaque pied de buis devait être « tâté de la main pour juger de la forme et de la grosseur »[9].

Racine de buis (Coll. musée des tourneurs sur Bois d'Aiguines, photo V. Feschet : 2014) Racine de buis qui semble – telle une œuvre d'art de Guiseppe Penone – représenter le profil végétalisé d'un visage humain.

Cette masse de bois dense, de fibres très serrées, sans veine creuse, cette matière presque minérale était arrachée à la pierre et à la terre. On ne disait pas pour autant « arracheur » de boules comme on dirait « arracheur » de dents. On parle de « ramasseur » comme s'il s'agissait de ramasser simplement quelque chose tombé à terre, éventuellement une truffe mais le terme est trompeur. Marie Wallet parle d'un travail de galérien véritablement harassant[10]. Les bons quartiers (près du village) permettaient à un homme de ramener deux à trois douzaines de boules dans la journée. Les zones moins riches exigeaient de longues recherches pour un résultat médiocre. Le collet de buis, débarrassé de ses ramifications racinaires, était transporté dans un sac en rafle jusqu'au village.

À Aiguines, le ramassage des racines de buis s'est arrêté dans les années 1920 en raison d'un manque de main-d'œuvre mais sans doute aussi en raison de la raréfaction de la matière première. À cette époque, l'usine Firmin Doze (la dernière en fonctionnement) achetait du buis à l'extérieur. Le buis en « barre » venait d'Oloron-Sainte-Marie dans les Pyrénées-Atlantiques et les racines venaient de la manufacture de Saint-Paul-de-Fenouillet dans les Pyrénées-Orientales, également spécialisée dans les boules à jouer.

Ces racines étaient ensuite achetées à la pièce par les patrons des usines puis elles étaient entreposées dans des remises réparties dans le village afin que le bois sèche plusieurs années (trois ou quatre ans). Les scieurs sortaient plusieurs fois par jour pour aller chercher ces racines et les ramenaient dans de petits charretons à bras.

L'art du cloutage

Une fois les boules de buis tournées, les femmes du village *(li farruso)* prenaient les choses en main. Elles venaient à l'usine chercher les boules « blanches » en bois « nu » et prenaient

9. M. Wallet, *op. cit.*, p. 62.

10. *Ibid.*, p. 88.

Racines de buis en train de sécher (coll. musée des tourneurs sur bois à Aiguines. Photo V. Feschet, 2014).

Deux ferreuses au travail. Aiguines. Coll. musée des tourneurs sur bois. On voit sur cette photo l'arrière-grand-père de Corinne Hébrard, accompagné de son cheval Bijou. Ils allaient tous deux à la rencontre des coupeurs de buis qui travaillaient loin du village pour ramener les branches et les racines. Deux femmes travaillent devant leurs portes à clouter les boules sur le « *cepoun* ».

également en même temps les cartouches de clous. Les femmes travaillaient chez elles mais pour le compte d'un patron qui devait répondre à des commandes précises, de taille, de style, de finition. Une fois le travail terminé, les ferreuses revenaient avec les boules cloutées et faisaient marquer leur livraison sur le carnet.

Selon une division sexuelle rigoureuse des tâches, seul les hommes ramassaient les racines de buis. Ils transformaient également ces racines de buis en boule parfaite selon un procédé de tournage détaillé dans le livre de Marie Wallet[11]. Le travail des femmes intervenait seulement au moment du cloutage. Les ferreuses commençaient vers 13 ou 14 ans et poursuivaient parfois jusqu'à un âge avancé. À quelques exceptions près (les femmes et les filles des patrons et les fonctionnaires des postes et de l'enseignement), toute la population féminine ferrait les boules. La fréquence et le rythme de leur travail dépendaient des besoins économiques de la maisonnée et du temps resté libre une fois les autres travaux terminés. Certaines ferreuses travaillaient toutefois à plein temps.

Les ferreuses étaient distinguées en différentes catégories selon leurs compétences. Les « débutantes » ou les « maladroites » cloutaient des boules de hêtre avec des clous plats ou demi-plats « plus faciles à poser ». Elles fabriquaient essentiellement des boules vendues « à la douzaine » aux cafés et aux cercles qui mettaient des boules à la disposition de leur clientèle. Les « meilleures ferreuses »[12], c'est-à-dire celles capables de faire un travail très fin, très régulier et très rapide se voyaient confier

11. Fabrication d'une boule au tour. Planches 89, 90, 91 (M. Wallet, *op. cit.*, p. 258-260).

12. Les très bonnes ferreuses arrivaient à faire cinq « boules de paires » dans la journée en ne faisant que ça. Elles gagnaient 6,50 F. Les ferreuses « à la douzaine » gagnaient 4,50 F (M. Wallet, *op. cit.*, p. 112-113).

Boules cloutées de fabrication aiguinoise, première moitié du XXe siècle (Coll. musée des tourneurs sur bois à Aiguines, photo V. Feschet, 2014). Premier plan : boule de longue provençale « en écaille », polie (de 6 à 9 cm, clous de fer recuit). Deuxième plan : boules (plus grosses) destinées au jeu lyonnais (8 à 9 cm, clous à têtes pleines, tronconiques parfois semi-sphériques).

les commandes plus exigeantes. Elles ferraient des boules vendues par paires (des doublettes) avec de petits clous fins posés très près les uns des autres qui se recouvraient de façon régulière (le cloutage en écaille caractéristique d'Aiguines). Ces paires de boules dites « fines » étaient en racines de buis. Elles avaient un calibre mesuré et contrôlé. Les acheteurs étaient des amateurs avertis. Ils achetaient des boules personnalisées par des marques distinctives (initiales, chiffres, étoiles, dessins divers…) grâce à des clous de cuivre jaunes ou rouges, ou de laiton, qui contrastaient avec les clous en fer de couleur sombre. Si les « jeunes femmes » (de moins de 40 ans) se voyaient confier les travaux délicats destinés aux joueurs de longue provençale ou de pétanque (le jeu local), les femmes âgées quant à elles avaient pour spécialité les « grosses boules » dites « lyonnaises »

« Marie-Rose clouteuse de boules ». Personnage de la collection d'un santonnier d'Aiguines « Les santons Gassies ».

dont les clous se plantaient les uns à côté des autres sans se chevaucher. « Ces boules-là, c'était les vieilles qui les faisaient », disaient les anciennes ferreuses qui avaient 25 ans en 1920[13]. « Cette discrimination s'explique mal par la technique », écrit Marie Wallet même si effectivement les clous sont plus gros et moins complexes à aligner que pour un cloutage en écaille. Marie Wallet ne donne pas d'explication mais peut-être faut-il voir ici le rôle virilisant des jeunes femmes qui donnaient aux boules dites « fines » une puissance supplémentaire ?

Pour clouter les boules, les ferreuses s'installaient sur une chaise devant un billot de bois (*cepoun*). « Le *cepoun* devait être suffisamment important pour constituer un plan de travail convenable mais pas trop pour pouvoir tenir entre les genoux écartés de la ferreuse assise », explique Marie Wallet[14]. Plusieurs éléments sont fixés sur le plan supérieur du *cepoun* : un cercle de fer, incrusté dans le bois, destiné à maintenir la boule pendant le ferrage (7 à 8 cm de diamètre) ; un *reboumbaïre* (c'est-à-dire un morceau de buis ou une vieille semelle de chaussure) cloué à quelques centimètres du cercle qui accueillait le marteau qui rebondissait constamment sur le support ; des petites baguettes de bois pour retenir les clous sur le *cepoun* pendant le travail. Il fallait également un marteau, un arrache clou, un poinçon (qui servait à aider l'insertion d'un clou entre deux clous déjà serrés).

---

13. *Ibid.*, p. 112-113.
14. *Ibid.*, p. 261-264.

Les ferreuses utilisaient un canevas qui leur servait de modèle sur lequel étaient marquées au point de croix les lettres, les chiffres, les dessins que les clients seraient susceptibles de réclamer. Chaque point de broderie correspondait à un clou. Cet aspect relevant de la couture, du fil et de l'aiguille, féminise des gestes qui relèvent ici de postures, de matériaux, de techniques réservés généralement aux hommes comme le travail du bois, l'utilisation du marteau et des clous qui rappellent l'atelier du maréchal ferrant.

Des clous entre les mains des femmes

Différents types de clous étaient utilisés. Les clous en fer recuit servaient à faire l'enveloppe, la membrane de fer. Les clous en cuivre ou laiton permettaient de faire des dessins ou d'apposer des initiales ou des chiffres. Il y avait plusieurs catégories de clous en fer recuit : les clous fins, les clous plats et les clous tronconiques et semi sphériques.

Les clous fins servaient au cloutage en écaille, la spécialité d'Aiguines. Ce type de cloutage était destiné aux jeux de longue et de pétanque[15]. La tête des clous était aplatie et assez large pour permettre un chevauchement. Les clous se recouvraient les uns sur les autres en décrivant une spirale serrée à partir du premier clou. Le dernier clou est le seul dont la tête apparaisse entièrement. Il termine le travail en maintenant l'appareillage tout entier. Les boules de bois faisaient entre 6-9 cm de diamètre avant cloutage. Ces boules étaient reprises en général par le tourneur après cloutage et limées pour être parfaitement lisses et brillantes[16]. Les clous « plats » étaient destinés aux boules ordinaires ferrées par douzaine. Il y avait également les « bourriquets », clous à tête tronconique à cloutage juxtaposé ainsi que de gros clous semi-sphériques destinés aux grosses boules pour jouer « à la lyonnaise ».

Doublettes de boules fines et boules à la douzaine pour le jeu de longue provençale (Coll. musée des tourneurs sur bois d'Aiguines. photo V. Feschet, 2014.).

En 1911, âge d'or de la fabrication des boules ferrées à Aiguines, la production s'élevait à 3 784 boules ferrées. Après la Première Guerre mondiale et jusqu'à la fin des années 1920, la production s'est maintenue autour de 3 000 boules par an. Dans le catalogue[17] de l'usine Firmin Doze datant de 1920, les boules à jouer occupent les premières pages. Les classifications distinguent les « boules ferrées façon Lyon sur bois dur » allant de 85 à 115 mm de diamètre (13 F la douzaine pour le diamètre 100) ; les « boules ferrées façon Lyon en racine de buis » (18 F la douzaine pour le diamètre 100) ;

15. La pétanque n'apparaît qu'au début du XXe siècle, de façon sporadique, dans quelques villes du littoral provençal. Elle ne se diffusera véritablement dans le reste de la Provence qu'au milieu du XXe siècle.

16. M. Wallet, *op. cit.*, p. 264.

17. Archives du musée des tourneurs sur bois d'Aiguines.

les « boules à clous carrés dits bourriquets sur racine de buis » (24 F la douzaine pour le diamètre 100). Les « boules à bourriquets sur racines de buis » offraient un nuancier plus fin pour les différentes tailles (huit tailles au lieu de six pour une variation moins grandes entre le plus petit et le plus grand diamètre, 92 à 116) ; les boules en racines de buis vernis étaient pour enfants (6 F la douzaine). Lorsque les boules sont marquées, l'usine réclame 2 F supplémentaires par douzaine. Pour le limage et polissage des boules ferrées, 1,50 F par douzaine. Les boules sont livrées à la demande du client en boite de 8 ou de 12. Il y a aussi différentes catégories de buts, des buts en racines de buis assortis, des buts en bois (deux tailles, 35/45 et 45/60), des buts ferrés sur racines de buis.

Buts, bocho, « bouchon », cochonnet

Les « buts », nommés « bouchon » (en français provençal), nom venant lui-même de *bocho,* la « petite boule », étaient également fabriqués en racines de buis. Certains étaient même cloutés. Il y en avait également en bois dans le catalogue Firmin Doze, sans précision de l'essence utilisée. Encore une fois, la racine de buis a un statut privilégié qui se retrouve dans son prix. Vendus par lot de cent, les buts en racine coûtaient 15 F alors que les mêmes buts en bois valaient 4 F le cent. Les buts cloutés, assez rares me semble-t-il même si j'en ai effectivement entendu parlé, valaient 6 F la douzaine, soit 50 centimes pièce. Un bouchon clouté est donc à peu près trois fois plus cher qu'un bouchon en racine nue lui-même quatre fois plus cher qu'un but en bois dur.

Le but apparaît comme la déclinaison en plus petit de la gamme des matières et des savoir-faire mis en œuvre pour la boule elle-même. Comme pour la boule, la racine de buis confère un statut supérieur (plus dur, plus lourd, plus précis) au « cochonnet »[18]. Ce détail est important car aujourd'hui, de ce matériel à jouer traditionnel, il ne reste justement que le « cochonnet en buis ». Il n'y a plus de boules cloutées en vente, sauf quelques spécimens plus ou moins abîmés sur Internet ou chez les antiquaires. Par contre, le but en buis (si ce n'est en racine de buis puisque la racine n'est plus travaillée) continue de rouler sur les terrains de boules. Le cochonnet incarne à lui seul l'origine de la boule de pétanque qui est maintenant en acier. Plus personne ne sait que la racine de buis était avant au cœur des boules et que cette même racine était aussi le « nec plus ultra » du cochonnet. Le « bois » de buis a remplacé la « racine » dans les représentations.

Les quilles en platane

Si les femmes participaient à la fabrication des boules, elles n'y jouaient pas. Le jeu était essentiellement masculin. La pétanque ne s'est féminisée qu'après la Seconde Guerre mondiale dans les univers familiaux et amicaux. Ce n'est

---

18. J'utiliserai le terme de « cochonnet » car c'est de cette manière que le but est désigné à la pétanque depuis la deuxième moitié du XXe siècle. Les puristes n'aiment pas ce terme. Ils lui préfèrent celui de « bouchon » qui renvoie directement à la longue provençale (très peu pratiquée aujourd'hui ayant été supplantée par la pétanque). Le terme de « cochonnet » est un emprunt au « jeu du cochonnet » qui était pratiqué dans la région lyonnaise (l'ancêtre de la « longue lyonnaise » appelée maintenant Sport-Boule). Les joueurs avaient pris l'habitude d'appeler le but de cette manière car il ressemblait, sali par la terre et la poussière, à un petit cochon qui se serait roulé dans sa soue (Reesink H. & Reesink A.-M. [2004], *Jeux de boules. 3000 ans d'histoire et d'histoires*, Lerné, assoc. La paix).

Aiguines, du 2 au 6 août 2014,
Fête patronale St Pierre

3 août-15h30 :	*Concours de pétanque à la mêlée*
16h :	*animation pour les enfants*
21h30 :	*Bal avec « La Bell'vie »*
4 août-11h30 :	*Messe à la Chapelle*
15h :	*Cérémonie au monuments aux morts, concours de pétanque en doublette choisies*
21h30 :	*Bal avec « La Bell'vie »*
5 août -9h30 :	*Concours de boules « jeux provençal »*
17h :	*« Concours de quilles »*
6 août - 10h :	*Concours de boules enfants*
10h :	*Aïoli au restaurant Les 3 cyprès*
16h :	*Concours de boules mixte*

Programme de la fête patronale d'Aiguines en 2014.

qu'à la fin du XXe siècle que les femmes sont apparues dans les clubs et les compétitions officielles. Les femmes avaient néanmoins leur jeu attitré : les quilles. Elles étaient pratiquées à Aiguines avec beaucoup de ferveur comme dans d'autres villages de Provence. « Les femmes en raffolaient », témoigne Corinne Hébrard. Elle-même joue encore aux quilles chaque année avec les autres femmes du village pendant la fête votive. Elle ne raterait ça « pour rien au monde ». « Aujourd'hui, on ne joue plus que pour la Saint-Pierre. Ce ne sont que les femmes qui jouent ! Les autres, les hommes, on n'en veut pas ! » À Aiguines, quilles et boules sont les deux faces symétriques et inverses d'un même espace de pratique ludique différencié par le genre. Les hommes lancent des boules cloutées (par les femmes) vers une petite boule en racine de buis qui sert de mire alors que les femmes lancent des boules de bois blanc sur des quilles redressées (fabriquées en platanes par les hommes)[19].

Boules et cochonnet dans les chansons

L'entrelacs du féminin et du masculin dans le cadre des jeux de boules et de quilles nous invite à regarder de plus près les connotations associées à ces pratiques ludiques et la manière dont ces connotations se superposent au matériel à jouer. La boule de pétanque notamment est investie d'une charge virile très importante. Cette charge s'inscrit dans la fabrication même des boules (qui sont « renforcées » par des femmes) et se retrouve dans le vocabulaire et les expressions colorées qui émaillent les parties[20]. Toutefois, à y regarder de plus près, l'identité sexuée, le « genre » des boules si j'ose dire, n'est pas si clair. Boules et cochonnet oscillent selon les cas entre féminin et masculin. Les

19. Ce tissage singulier du genre, des techniques et des pratiques ludiques est très intéressant, mais il reste à chaque fois singulier. Il existe d'autres régions en France où la pratique des quilles est effectivement féminine mais ailleurs elle sera masculine (cf. Trémaud H. [1964], *Les Français jouent aux quilles,* Paris, Maisonneuve et Larose ; Chiaruti G & Fabre-Vassas C. [1980], « Les femmes de Cazelle jouent aux quilles », *Ethnologie Française*, tome 10, nº 1 ; Camy J. [1995], « Les quilles en Gascogne. Entre jeu et sport », *Terrain*, nº 25, p. 61-72).

20. *Fanny (faire, embrasser ou baiser*), par exemple, signifie n'avoir marqué aucun point au cours d'une partie (0-13). L'équipe déshonorée doit alors embrasser publiquement l'effigie de la partie charnue d'une dame dévêtue. Chaque club possède sa « Fanny » (cela dit le rituel est peu suivi de nos jours). D'un usage plus ordinaire, le verbe « accoster », comme tant d'autres, renvoie à des registres sémantiques différents. Armand Vidal dans son dictionnaire du jeu de boules donne quelques exemples : « Je les envoie bien, je tombe bien... et j'accoste jamais ! » ou « Je les frappe peut-être pas toutes mais j'accoste ! » (A. Vidal, *Dictionnaire du jeu de boules*, Marseille, Éditions Jeanne Laffitte, 1990, p. 15).

« boules » sont parfois hommes parfois femmes ; le cochonnet est lui aussi tour à tour masculin ou féminin. Le matériel à jouer est le support d'un imaginaire érotique dans lequel boules et cochonnet s'attirent l'un l'autre, les « boules-femmes » se disputant le « bouchon » quand ce ne sont pas les « boules-hommes »[21] qui veulent atteindre leur « but ». Dans la plupart des chansons à pétanque, le drame existentiel de la conquête amoureuse est mis en scène. « Boules » et « cochonnets » incarnent tour à tour la force de l'homme mais aussi les deux figures de la femme aimante (maternelle ou séductrice) et rivalisent dans l'art de la séduction.

La petanque ça fait plaisir (1936)

En 1936, la première chanson dédiée à la pétanque (interprété par Darcelys reprise plus tard par Fernandel et Brassens)[22] met en valeur le côté traditionnel et pittoresque des jeux de boules dans le Midi de la France : « Quand reviennent les beaux jours/Sur les places et les cours/On voit sous les platanes/Tout un groupe s'amener/Ce sont les acharnés/Les joyeux Boulomanes/On joue ça en 15 points/Faut voir avec quel soin/On sort ses intégrales[23] ». Les strophes sont entrecoupées d'un refrain qui rappelle le caractère aléatoire des performances sportives (et amoureuses) : « Une partie de pétanque/Ça fait plaisir !/La boule part et se plante/Comme à loisir/Tu la vises et tu la manques/Change ton tir !/Une partie de pétanque/Ça fait plaisir ! ». On retrouve dans cette chanson la fantaisie amoureuse selon le même imaginaire coquin que celui véhiculé par les chansons de cabanon. Les conquêtes sont ici associées aux performances sportives mais aussi à la ruse et à la « duperie » : « Avec Tintin et Paulo/Quand pour un joli lot/Il se prend de querelle/Il lui dit moqueur/«Si tu es vainqueur/Eh ben tu auras son cœur/Si tu es vaincu/Ben je ne t'en dis pas plus ! » [...]/ Marius est un peu lent/Mais sa femme Rosa/S'égare sous les branches/Tintin qui la suit tendrement lui dit/«Pendant ce temps, ma chérie/Nous, dans ce coin/On va marquer des points ! » » Image tout de même audacieuse dans une société qui contrôle sévèrement les relations entre les hommes et les femmes.

Maboule de cochonnet (2004)

En 2004, pour la promotion d'une pièce de théâtre intitulée « Pétanque et sentiments » (écrite et interprétée par Bernard Pinet) qui rencontra un certain succès, une vidéo a été mise en ligne. Le générique de fin de cette vidéo publicitaire est chanté. Curieusement, dans cette chansonnette, il n'est plus question du cadre pittoresque habituellement décrit (la pièce s'en chargera). Par contre, les connotations sexuelles sont omniprésentes et très appuyées. Les vers évoquent l'attractivité sexuelle du « cochonnet » et la concurrence hystérique que se livrent les boules-femmes pour se rapprocher de lui. Les « boules » sont soit « pointeuses » soit « tireuses ». Cochonnet tient le premier rôle dans une série de phrases répétitives et de jeux de mots : « Toutes les boules en sont maboules/Elles sont maboules de Cochonnet/Les boules, c'est pour lui qu'elles roulent/Contre lui elles viennent se coller/Qu'elles soient pointeuses ou bien tireuses/Toutes les boules lui courent après/Elles veulent toucher le Cochonnet/Contre lui elles veulent se rouler ». De temps en temps, un cœur féminin, qui s'exprime à la première personne, vient confirmer le succès de

21. Ce sont là mes propres expressions.

22. *Une partie de pétanque ça fait plaisir*, texte André Montagnard, Musique Léo Nègre, 1936.

23. Les « intégrales » sont des boules entièrement métalliques (commercialisées à partir des années 1930) qui remplaceront en quelques années les « boules cloutées ».

Cochonnet : « C'est pour lui qu'on roule/Toutes amoureuses de Cochonnet ».

Belle perdue, belle gagnee (2011)

La chanson intitulée *La pétanque*[24] interprétée par le groupe languedocien *L'art à Tatouille*[25] en 2011 propose une immersion beaucoup plus franche que les chansons précédentes dans les techniques de jeu, ainsi qu'un arrêt sur image concernant l'état d'esprit du joueur : « Au milieu du cercle à genoux/Les yeux fixés sur l'horizon/L'Homme se frotte le menton/[...]/ D'un coup il lance la main/Et en même temps son destin/[...]/ Au milieu du cercle debout/Les yeux plissés sueur au front/L'homme dégaine son chiffon/[...]/ Bien campé sur ses deux pieds joints/Sur ses pensées méditatives/Pas de sursaut intempestif/Il va falloir gagner le point. » Les personnages sont décrits dans un univers champêtre, estival, où la chaleur ne fait qu'accroître le plaisir d'être ensemble dans un esprit de détente et de détachement des vicissitudes du quotidien, presque de fatalité : « Un jour de plus sous le soleil/Sous platanes et marronniers/Demain sera toujours pareil/[...]/ Un jour trop chaud/Un jour de cagne ». Comme dans la plupart des chansonnettes de cabanons et de pétanque, les paroles de *L'art à Tatouille* offrent des jeux de mot associant parties gagnées et conquêtes amoureuses. Les jeux de mots sont subtils. La « belle », nom donné à la troisième partie lorsque les deux premières ont été gagnées alternativement par les deux équipes, est ici également une femme : « Belle perdue, belle gagnée [...]/ Belle qu'on perd belle qu'on gagne ». Le refrain, chanté par une femme, évoque très clairement l'amour et la sexualité avec une certaine audace. La boule-femme s'adresse au joueur[26] en des termes clairs, à la fois virilisants et ridiculisants comme si l'homme ne savait faire que ça : « Envoie-moi en l'air/C'est tout ce que tu sais faire/Envoie-moi en l'air/C'est ce que tu préfères ». Dans le clip vidéo, la vedette est le *pichon* (le cochonnet) qu'une boule amoureuse réussit à approcher. En même temps, le but est un *tet* (un téton, un mamelon) qui attise toutes les convoitises : « Autour de moi tous tournent en rond ». Le deuxième couplet en occitan est très clair : « Je suis le *tet*, le but, l'objet désiré/Tète qui viendra, tète qui s'approchera/Tète il tètera, celui qui me tète gagnera/Si tu viens m'effleurer, le jeu s'enflammera ! »[27] Au final, on ne sait plus très bien qui tête qui mais ce qui est sûr c'est que les boules se livrent une lutte sans merci pour avoir les faveurs du cochonnet. Qu'il soit d'un genre masculin ou féminin, finalement qu'importe. Seul ici le plaisir de la conquête compte.

---

24. *La pétanque* (2011), co-auteurs Beurrier A., Chabaud S. & Ramade R., compositeurs Capus D., Capus J., Pagès H. & Vietri J.-B. Interprété par le groupe *L'Art à Tatouille* dans l'album *Electro Jòc.*

25. *L'Art à Tatouill*e est un groupe occitan qui propose, notamment dans son album *Electro Jòc*, des chants en occitan et en français mêlés à des sons électroniques et à des instruments traditionnels (vielle à roue et accordéon). Leur style est à rapprocher des familles musicales qui traversent depuis quelque temps l'axe marseillo-toulousain et invite à partager le goût du Sud et de la fête.

26. Le jeu de boules en Provence est une pratique essentiellement masculine, tout particulièrement lorsqu'elle se déroule dans l'espace public. Depuis la fin du XXe siècle, la pratique féminine connaît un léger frémissement. La fédération de pétanque et de jeu provençal recense actuellement à peu près 16 % de joueuses.

27. Traduction du texte par les auteurs de la chanson.

Le flyer « Terrains de boules » du Trolleybus. 1993. Coll. privée.

Le flyer *du Trolleybus*

Dans le même registre, que penser de l'affiche du Trolleybus[28] qui fut apposée sur les murs de Marseille en 1993 ? Pour lancer « l'Abribus », le nom donné à la salle de pétanque du night-club, les gérants ont lancé une campagne d'affichage avec des panneaux de quatre mètres sur trois et distribué 50 000 *flyers*. La campagne de communication a duré un certain temps, quelques semaines, et puis la mairie a prié l'annonceur d'enlever toutes les affiches[29]. Ils se sont donné beaucoup de mal pour réaliser ce photomontage et sont restés assez déçus par l'accueil qui lui a été réservé. Aucune explication précise n'a été donnée si ce n'est que la « nudité » était dérangeante. Les connotations sexuelles de l'affiche, trop marquées, ont été mal vécues par certains Marseillais pour qui la pétanque est un jeu sérieux même si la fantaisie et l'autodérision sont toujours de mise et si les jeux de mots vont bon train.

La démarche artistique n'a pas été comprise. Il est vrai que l'image est assez chargée. On peut y voir en même temps un peu tout à la fois et rien de très précis : un éventuel sexe de femme mais aussi peut-être des seins et des fesses, une chute de rein, le tout recouvert de deux boules et d'un cochonnet. Pour Yann, le gérant-propriétaire, ce tableau est « un hommage à Fanny », une « Fanny à l'envers ». La composition est en fait assez simple. Le modèle a posé allongé sur le dos les jambes croisées, deux boules chromées, striées, un peu abîmées, posées sur son sexe épilé et du coup complètement masqué. Un cochonnet en buis, assez usagé, apparaît légèrement décalé sur son ventre. « Cette photo, tout Marseille a bloqué dessus ! », précise Yann. Les allusions sexuelles que les évocations ordinaires, les récits, les chansons ne manquent jamais de rappeler, atteignent ici leur paroxysme. Si la pétanque se prête bien volontiers à quelques plaisanteries grivoises entre joueurs, elle supporte mal les allusions plus appuyées au « baiser de Fanny ».

Perspectives abyssales

À travers la fabrication des boules et du cochonnet, des techniques et des matières, à travers

Paul Texier, musée des tourneurs sur bois Boule de canton, racine de buis. Le buis sert aussi au support de l'œuvre. (Photo V. Feschet 2014).

---

28. Le Trolleybus est un night-club, situé au 24 quai de Rive-Neuve sur le Vieux-Port de Marseille, qui met à la disposition de sa clientèle deux terrains de pétanque dans ses galeries (servant naguère d'entrepôts au port de la ville). Ces terrains insolites ont été mis en service pour la première fois le 14 juillet 1993.

29. Cette censure ne fut pas très grave, au contraire. Les affiches et les *flyers*, le mini scandale, contribuèrent à faire de la publicité et l'ouverture de « l'Abribus » fut un succès.

Paul Texier, boules en racines de buis incrustées d'ébène et cochonnet en ébène incrusté d'ivoire sur un socle en racine de buis. Musée des tourneurs sur bois. (Photos V. Feschet 2014).

le corpus de chansons à pétanque et quelques représentations iconographiques, boules et cochonnet jouent une danse nuptiale particulièrement intéressante à observer. Les boules sont des « amulettes » préventives protégeant la « force » de l'homme préparées avec soin par les ferreuses. Elles se disputent le point et cherche à faire un « biberon » (le but connotant la féminité dans le vocabulaire provençal) en se bousculant virilement. Parfois c'est l'inverse, les boules deviennent des femmes hystériques follement éprises de leur mire. Qu'est-ce que la racine de buis a à voir dans tout cela ? Peut-être le fait qu'en tant que racine, elle puise sa force dans une matrice et qu'elle la transmet ensuite à l'objet qui a été fabriqué dans cette matière. Le collet (la racine), en étant à l'interface de la terre et de la lumière, est dans un entre-deux, il sépare et relie. En jouant, le joueur reconnecte symboliquement les extrêmes du végétal, le noir des entrailles nourricières à la lumière du ciel irisé par le feuillage des arbres qui font partie intégrante du décor.

La racine de buis porte en elle, par les usages sociaux qui en sont faits et les représentations qui lui sont associées, cette idée d'univers séparés et pourtant reliés ou emboîtés les uns aux autres.

Ce n'est pas un hasard si le musée des tourneurs sur bois d'Aiguines expose les œuvres de Paul Texier qui tournent des boules de Canton (inspirées des boules de Canton en Chine) dans des racines de buis ou d'autres bois durs, c'est-à-dire des sphères ajourées contenant en elles d'autres sphères ou des volumes divers, le tout étant initialement une même masse compacte. Son art consiste à travailler un seul morceau de bois en créant des vides et des volumes distincts les uns des autres sans sortir de la masse elle-même, c'est-à-dire que cet univers qui était plein, dense comme la pierre, l'ivoire, le bois, devient infiniment creux, ouvert et circulant. Depuis plus de 20 ans, Paul Texier cherche toujours quelque chose de nouveau à l'intérieur de la matière qu'il sculpte.

Comment ne pas évoquer enfin ce cadeau fait au musée par Paul Texier représentant deux boules en racines de buis incrustées d'ébène et un cochonnet d'ébène incrusté d'ivoire présentés sur un socle de buis également ? Magnifique résumé de toutes les perspectives abyssales qui ont été développées ici !

Bibliographie

CHIARUTI G. & FABRE-VASSAS C. (1980), « Les femmes de Cazelle jouent aux quilles », *Ethnologie Française,* tome XX, n° 1, p. 89-108.
FESCHET V. (2013a), « Les concours de pétanque du 14 juillet à New York », *Ethnologie Française*, « Pays perdus, pays imaginés », tome XLIII, n° 1, p. 123-135.
FESCHET V. (2013b), « L'être et le paraître des joueurs de pétanque : entre jeu traditionnel et sport de haut niveau », *in* Fournier L.-S. (éd.), *Les jeux collectifs en Europe. Transformations historiques,* Paris, L'Harmattan, p. 247-264.
FESCHET V. (2014), « La pétanque et la fête. Ancrage et diffusion d'un jeu emblématique de l'identité provençale », *in* Bertrand R. & Fournier L.-S., *Les fêtes en Provence, autrefois et aujourd'hui,* Aix-en-Provence, PUP, p. 175-190.
FESCHET V. (2015), « La partie de pétanque. Les entrelacs du masculin et du féminin à travers les représentations du jeu de boules en Provence », *in Ethnologie des passions et des identités collectives. Études offertes à Christian Bromberger*, Digard J.-P., Fliche B. et Pons C. éds., Paris, Karthala.
FOURNIER L.-S. (dir.) (2013), *Les jeux collectifs en Europe. Transformations historiques,* Paris, L'Harmattan.
REESINK H. & REESINK A.-M. (2004), *Jeux de boules. 3000 ans d'histoire et d'histoires,* Lerné, La paix.
TORNATORE J.-L. (1993), « Notes sur la dramaturgie du jeu de boules », *Ethnologie Française,* tome XXIII, n° 4, p. 623-627.
VIDAL A. (1990), *Dictionnaire du jeu de boules,* Marseille, Éditions Jeanne Laffitte, p. 15.
WALLET M. (1983), *Les tourneurs sur bois à Aiguines*, Marseille, Éditions Jeanne Lafitte.